

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Monseigneur DADOLLE

Du devoir en regard de la Question sociale (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 356-361

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Du Devoir en regard de la Question sociale

(Suite)

Une fois accomplie, mieux encore, en même temps qu'ils accompliront l'œuvre d'assainissement des âmes, par la diffusion des vrais principes sociaux, les catholiques auront à se porter de tout leur effort aux « œuvres sociales ».

Il s'agit, avec les œuvres, de donner aux idées la vie. Evidemment, rien ne servirait d'avoir accredité dans l'Ecole la plus heureuse philosophie, si d'ailleurs elle ne devenait pratique. Il est indispensable qu'en un sens nos principes se tournent en idées-forces. Aussi bien comme catholiques, n'appartenons-nous pas à une tradition qui s'est toujours montrée par excellence Ecole d'application ? Et cela est même l'un de nos mérites que certains des nôtres semblent oublier, au très grand dommage de la cause et non sans injustice pour les devanciers. Parce que les œuvres modernes ne portent pas les mêmes noms que celles du passé, parce qu'elles diffèrent de celles du passé par leurs formes et qu'elles en diffèrent principalement, si je ne me trompe, en ce qu'elles réclament un concours plus actif de la part de ceux-là mêmes qui en ont le bénéfice, pour autant, allons-nous laisser méconnaître que c'est l'idée et le zèle catholiques qui, de tout temps, ont civilisé l'humanité, corps et âme ? Non, Messieurs, au pays de Vincent de Paul, de Jean-Baptiste de la Salle et d'Ozanam, l'action sociale a de quoi tenir. Qu'elle perfectionne les méthodes ; qu'elle accommode les appareils aux indications ou aux exigences des nouveaux temps, soit. Mais qu'elle se souvienne aussi que le

christianisme est né « social » et qu'il a fourni toute sa longue carrière dans cette note intrinsèque à sa nature.

Nos œuvres, Messieurs ! Mutualités, prévoyances, caisses de prêts et caisses de retraite, coopératives, et syndicats, écoles ménagères, jardins ouvriers : en vérité, la végétation est magnifique qui s'épanouit déjà, et de plus en plus, dans le champ de l'action sociale contemporaine.

Or ce n'est point assez que d'y applaudir : je me risque à conseiller en peu de mots, les œuvres et leurs ouvriers.

En tant qu'elles sont telles déterminations de l'esprit de justice ou de l'esprit de charité, ou, si l'on veut, de l'âme « sociale », comme on se plaît à parler maintenant, nos œuvres ne nous établissent plus sur les terrains des purs principes. La parole est ici à la prudence, au savoir-faire, au génie d'organisation : il n'y a pas là, osé-je dire, de compétence privilégiée. Tout à l'heure, j'avais qualité pour rappeler au nom de l'Eglise les grandes lignes de l'ordre social et du devoir : je ne suis plus que de droit commun, pour dire comment fonctionne une caisse de prêts modèle ou un syndicat mixte. Par conséquent, notre rôle à nous, hiérarchie, est assurément de pousser aux œuvres, où nous voyons pour nos fidèles troupes l'indispensable moyen de satisfaire au devoir social ; je ne pense pas que notre rôle soit de soumettre et d'assujettir, pour les gouverner, toutes vos initiatives de cette espèce. Nous vous donnerons nos lumières pratiques, si nous en avons ; nous vous assurerons de nos sympathies ; nous prierons pour vos efforts en les bénissant ; mais nous laisserons se produire librement et se développer la spontanéité de vos conceptions.

Vous-mêmes, au reste, si vous vous portez à l'action

par l'inspiration de votre foi au devoir, vous ne réalisez cependant l'action qu'avec votre science d'hommes, laquelle est faite de réflexion, d'observation et d'expérience.

En un mot, Messieurs, — et voilà ce qu'il me paraissait opportun de dire, à propos des œuvres sociales, — celles-ci sont corps et âme : l'âme, c'est de l'Évangile ; le corps, de la sagesse humaine.

De là deux corollaires qu'il suffit d'énoncer :

1° Nos œuvres n'ont et ne peuvent avoir qu'une valeur relative : aucune d'elles n'est panacée ; soyons donc discrets dans la louange comme dans la critique que nous sommes exposés à en faire.

2° Si nos œuvres valent par ce qu'elles représentent de science acquise, acquérons beaucoup de science. Cultivons incessamment notre expérience, l'élargissant le plus possible. Sachons ce qui se fait ailleurs : *ailleurs*, veut dire dans l'autre camp, aussi bien que dans les autres cantons du nôtre. Car l'autre camp travaille, vous ne l'ignorez pas : c'est même en partie la raison pour laquelle j'ai, moi, peine à pardonner à certaine froideur, à cette défiance systématique que quelques-uns chez nous observent à l'égard des œuvres que nous appelons sociales.

Je m'apprête à finir.

Nous finirons, Messieurs, si vous le voulez, sur ce mot d'ordre, sur cette prière : allons aux œuvres sociales.

Et pourquoi ma prière ?

Il est vrai que les œuvres sociales ont pour fin directe l'intérêt temporel et que notre foi nous enseigne à subordonner cet intérêt-là au spirituel et à l'éternel. Mais jamais « subordonner », fut-il synonyme de « sacrifier » ? Où aurait-on vu que la préoccupation, la pensée, l'espérance des compensations de l'au-delà nous

invite et surtout qu'elle nous oblige à négliger les nécessités de l'en-deçà ? L'âme l'emporte sur le corps, c'est vrai ; mais l'homme est corps et âme : son droit vaut également pour les deux parties de son être.

Ah ! Messieurs, on nous a, en partie, confisqué le peuple, en lui faisant accroire qu'il y a de je ne sais quelle incompatibilité dans la double recherche du bonheur d'ici-bas et de l'autre. Or il faut que ce sophisme cesse : il nous fait trop de mal. Et pour le faire cesser, il ne suffira certainement pas, mais il est nécessaire d'aller aux œuvres sociales.

Par surcroît, je vois dans ces œuvres un instrument d'apologétique morale. J'entends qu'à la longue nous réconcilierons avec tous ses ennemis de l'heure actuelle, qui sont Dieu, la société, le « riche », oui, dis-je, nous réconcilierons le « prolétaire », l'ouvrier, le mécontent, quand nous lui aurons efficacement fait comprendre qu'à sa plainte et à sa souffrance nous ne sommes pas indifférents.

Sur les pas de nos missionnaires, les précédant aux pays neufs de l'évangélisation, par exemple au Congo, il y a la petite sœur, qui ne prêche pas, qui ne fait pas même le catéchisme, pour commencer. Ce qu'elle fait ? Elle panse les plaies, elle soigne les malades, elle s'occupe des enfants ; et c'est ainsi qu'elle prépare les voies. Quand elle a passé et repassé, à sa suite l'Evangile trouve porte ouverte.

Eh ! bien, cette petite sœur ne serait-ce pas aussi l'image de nos œuvres sociales envisagées comme instrument d'apostolat ? J'ai d'ailleurs suffisamment dit qu'elles ont une raison d'être absolue : justice et charité les appellent.

Soyons « sociaux », Messieurs. Soyons-le par toutes les inspirations de notre foi catholique ; soyons-le encore, dirai-je, par notre curiosité d'hommes civilisés,

ne restant étrangers à aucune des questions que soulève la vie et n'opposant jamais *d'à priori* catégorique, même à de certaines hardiesses. Après tout, la société humaine n'a pas été bâtie dans le style *ne varietur* d'une cathédrale ou d'un hôtel de ville. L'histoire nous raconte combien elle a changé. Nous savons ou à peu près, quelles sont les modifications qu'elle ne subira pas sans périr. Mais nous ignorons, sans doute, plusieurs de celles que comporte son essentielle souplesse, la justice pour tous restant sauve. Pas plus qu'un Burgonde n'aurait pu concevoir la société du xx<sup>e</sup> siècle, je ne pourrais, moi, honnêtement prophétiser sur la condition sociale qui sera celle du xxx<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Me sera-t-il donc permis de demander à mes auditeurs de cultiver tout ensemble l'âme généreuse et l'esprit ouvert ?

Puis, je finis tout de bon !

Aussi bien que moi, Messieurs, vous connaissez en quel temps nous vivons ; aussi bien que moi, vous connaissez quels gémissements trop justifiés ces temps arrachent aux meilleurs d'entre nous. Pourtant, n'oublions pas que, selon la parole du vieux Job, « la vie est un combat » et que notre divin Maître nous a mis expressément, nous, chrétiens, au régime de la tribulation.

Personnellement, si j'avais l'âme naturellement inquiète, je me la sentirais, ce soir, rassérénée et comme avertie de ne plus autant l'être, inquiète.

En effet, je cherche à travers l'histoire dans quel moment l'on aurait pu voir nos beaux congrès présidés, composés et occupés, comme nous les voyons.

Je cherche et je ne trouve pas.

Pour ne pas remonter trop haut, avant-hier, c'était le XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'achevait. Nous n'en sommes qu'à

la distance d'une centaine d'années. Voudrions-nous échanger le présent contre ce temps-là ?

J'ai la conviction que nous nous acheminons vers le mieux, si non politiquement, du moins, socialement. N'êtes-vous là, catholiques, pleins de la conscience du devoir social et convaincus que, de par votre foi, vous appartenez à la cause de tous vos frères, les hommes ?

Un jour — quand ? je ne sais plus — le cardinal Perraud terminait l'un de ses admirables discours par ce mot superbe : *marcher au devoir*.

Ce mot, si simplement chrétien et d'accent si fier, je le reprends ; il complètera à souhait ma conférence sur nos devoirs de catholiques en regard de la question sociale : Marchons au devoir, Dieu fera le reste !

Mgr. DADOLLE.